

# L'enfance du « librophage » Hamroune

**La nuit baroque,**

de Zadig Hamroune. Riveneuve,  
168 pages, 18 euros.

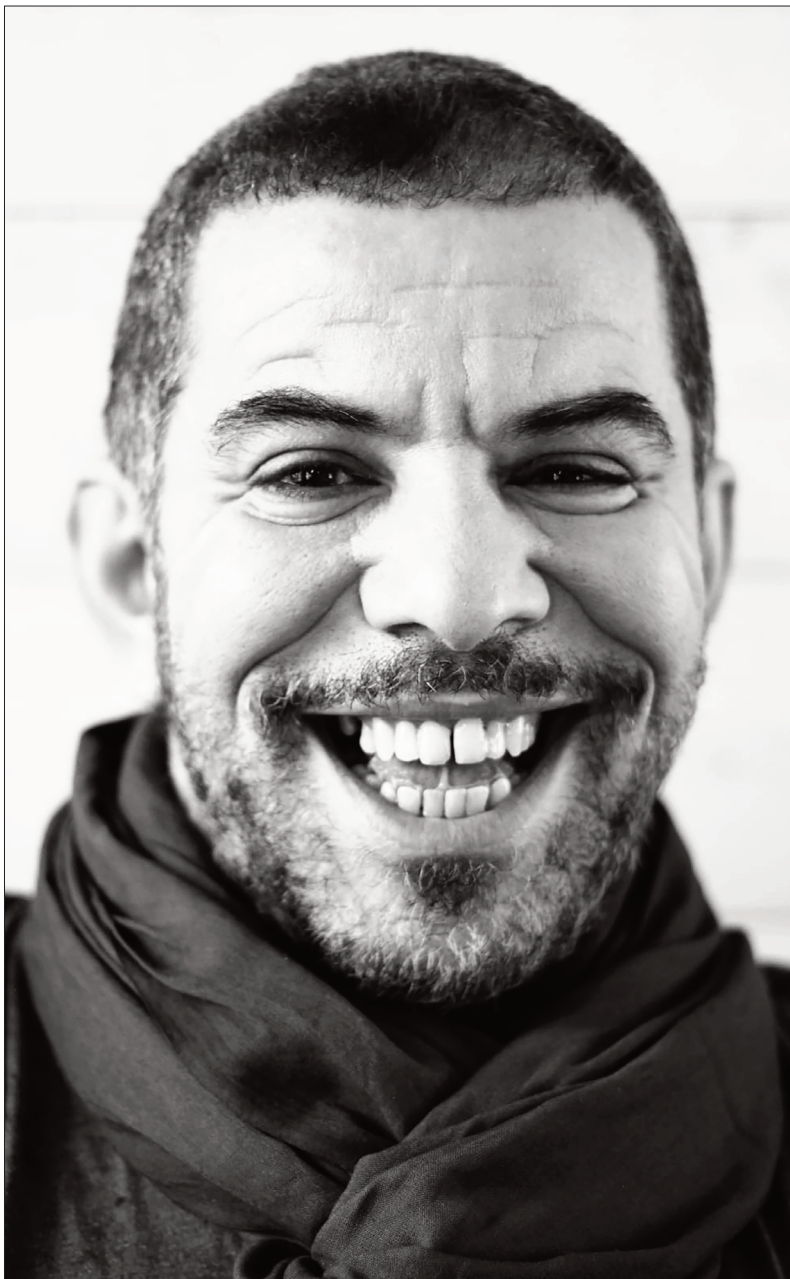
Quoiqu'il s'agisse ici de son quatrième roman, Zadig Hamroune semble nous raconter pour la première fois son enfance et son éducation fulgurante, très singulière. Né dans une famille kabyle nombreuse, installée en Normandie, il s'est senti, très jeune, à part. Il a souffert de la pauvreté et de la discrimination (raciale et sexuelle), mais bénéficiant de l'école publique, dont on ne dira jamais assez quel rôle salvateur elle peut jouer avec ses professeurs, il a appris à connaître la culture littéraire et artistique qu'on lui offrait, et, malgré un environnement familial peu propice, il s'est pris de passion pour Apollinaire et Racine, il s'est familiarisé avec la musique classique, il a acquis un vocabulaire sophistiqué, il s'est détaché de la chape de ses origines sociales et même de son âge, et il a obtenu, à seize ans, une bourse lui permettant de vivre un an en Angleterre. Il décroche la mention « très bien » à son baccalauréat, bien que l'une de ses sœurs lui ait volé ses livres juste avant l'examen oral.

Pour raconter ce cheminement, sur lequel la figure de son père et celle de sa mère ont pesé, de manière tour à tour traumatisante et bénéfique, il procède par saynètes plus visionnaires que réalistes, plus allusives que narratives, mais l'impression qui en résulte est forte, grâce à un style qui mêle le langage parlé, des locutions arabes ou kabyles, l'imitation de l'accent de sa mère et de son père, le rejet de l'argot adolescent et enfin le recours à des citations classiques, en partie scolaires en partie beaucoup plus personnelles. On y retrouve le *Cid* et les *Nuits d'été* de Berlioz (sur des poèmes de Théophile Gautier), des airs de colorature et des scènes du *Trouvère*. On y rencontre Shakespeare et Dickens, La Fontaine et Mallarmé, Nerval et Choderlos de Laclos, Flaubert et Hergé. Il se dit « librophage ». Et ce ne sont pas seulement des « références » culturelles : ce sont leurs œuvres vivantes. Ce n'est pas un hasard, si à Londres, pour se faire un peu d'argent de poche, il devient le perceuteur des enfants du chef d'orchestre Claudio Abbado.

La grande liberté de rythme et de chronologie dont fait preuve ce récit le classe dans une catégorie littéraire qui compte de grands livres dont les narrateurs (Violette Leduc, Béatrix Beck, Denis Belloc) s'affranchissent de leur enfance qui les a beaucoup isolés pour affirmer une extrême originalité en l'écrivant. Brillant, Zadig Hamroune aurait pu « s'assimiler » à la société française de manière classique, conventionnelle, formatée, à l'université. Son intelligence, sa culture auraient pu le destiner à intégrer une grande école et l'université. Il n'a certes pas échappé au métier d'enseignant, mais on sent que sa vocation est autre, car, dans ce nouvel entourage, il ne trouve pas une place naturelle. Il entretient avec son orientation sexuelle, très tôt déclarée, une relation qui ne l'incite pas au communautarisme ou à la socialisation que les nouvelles tolérances de mœurs, les nouvelles normes même pourraient l'aider à accepter. La violence, l'ostracisme, la clandestinité lui ont inculqué un goût ambigu pour une forme de déchéance sexuelle qu'il combat par la culture acquise, par la sublimation. C'est un artiste qu'il veut devenir, et il y

parvient, non pas par le chant qu'il a pratiqué, mais par une intériorisation passionnée des œuvres, littéraires, musicales, picturales qu'il découvre.

La couverture du livre représente un gros plan du *Garçon mordu par un lézard* du Caravage, qu'il a vu pour la première fois à la National Gallery de Londres : il se trouve une ressemblance avec le visage douloureux, grimaçant du jeune homme, épouvanté par la douleur soudaine et entrevoyant une mort possible. Il n'en faut pas plus pour que le narrateur se sente hors de son temps.



Zadig Hamroune.

On pourrait lire ce livre comme la confession d'un transfige de classe, mais ce n'est pas son objectif. Car la littérature, la musique, la peinture ne sont pas des instruments de rédemption, comme ce fut le cas de certains de ses prédécesseurs sur cette route-là, Annie Ernaux ou Edouard Louis. Il ne s'agit pas pour lui d'acquérir une autre place dans la société que celle qui lui a été assignée par sa classe de naissance, ou le pays de ses ascendants. Il s'agit plutôt d'user d'un autre langage, dont des lectures, des voyages, des révélations artistiques lui ont fourni les clés, et de le faire d'une manière non pas mimétique, mais

réinventée. De même, pour son homosexualité : il ne s'agit pas de s'en emparer ni de s'en parer, comme d'une conquête libératrice. Mais d'en comprendre le rôle dans son sentiment d'exclusion renversée en originalité. Il dit clairement qu'il s'est détourné de la politique qui aurait pu être la voie royale qu'empruntent souvent les « reclassés ». Il n'a pas la fibre collective. Il n'est pas donneur de leçons.

Bien que le livre ne soit pas construit de manière linéaire, bien qu'il soit constitué de fragments disparates (un début de roman sur Caravage, un extrait de traduction de *Macbeth*, des bribes de conversations avec sa mère, des colères de son père meurtri et aviné, aimant et brisé, des aveux sexuels allusifs sur ses rapports avec son frère et des souvenirs de prostitution, des analyses esthétiques d'œuvres picturales ou musicales, des conseils pédagogiques sur la prise de conscience du style, des remarques sur les modèles littéraires, des émissions de télévision, un répertoire de chansons), on n'a pas l'impression d'être en présence d'un chaos, mais au contraire on reste en contact avec l'auteur dans ce qui constitue les sinuosités et les éclairs de sa mémoire, forcément hétéroclite et obsessionnelle, étant donné son ascendance (à laquelle il a consacré son premier livre, *Le Pain de l'exil*, paru à La Table Ronde, il y a dix ans) et les conflits qui sont nés du contraste entre son décor immédiat et sa nature d'enfant surdoué, rebelle et hypersensible, pour qui tout goût, tout intérêt, toute attirance (culturelle ou culinaire, linguistique ou sensuelle) sont suspects.

Suspects de quoi et par rapport à quoi ? Suspects de singularité, de personnalité, d'individualité. Comme si le fait d'être un immigré, dont les parents sont pauvres et parlent une langue bâtarde, faite de la langue maternelle étouffée et de la langue acquise ou imposée, déformée, conduisait à une situation de conscience obligée, de réflexion inévitable, dans laquelle, heureusement, la culpabilité se transforme aussitôt en revendication, en affirmation, en triomphe secret. C'est sur cette savante métamorphose psychique que se fonde, on le sent, la personnalité de l'adulte qu'il est devenu.

Le tout premier chapitre est, de ce point de vue, très parlant. Il précède le récit proprement dit et met en scène l'enfant devant une vitrine de pâtisserie. Le « Paris-Brest » est un gâteau pour lui socialement marqué. La gourmandise qu'il suscite est bien différente chez lui de celle d'un petit bourgeois, pour lequel l'apparition d'un tel gâteau dans son assiette ferait partie de la vie ordinaire, agréable mais sans plus. Chez l'enfant kabyle, ce goût, qui l'éloigne des crêpes épaisses que préparait sa mère, représente déjà une

transgression et une rédemption : « *Le gâteau champion qui compensait les petits tracas quotidiens, me consolait des railleries, les rendait presque savoureuses, comme un avant-goût de ce bonheur sucré, suprême. Le gâteau désuet, gage d'un monde parfait, solitaire, précieux comme un mot rare, pour lequel j'économisais mes sous, escamotais la menue monnaie des courses quand on m'envoyait chercher le pain et la vinasse de papa. Le divan peut entendre. Je souris. La joie l'emporte. À chacun son gâteau. Je savoure ma récompense, mon enfance.* »

Bien entendu, style à part, les lecteurs penseront à certains passages de Marcel Proust ou de Jean-Jacques Rousseau. Beaucoup plus qu'à des écrits autobiographiques marqués par la pauvreté ou par les origines maghrébines. Et ce simple passage, qui pourtant n'a rien d'un plagiat ou d'un langage mimétique, est la preuve de l'impact immense que l'apprentissage littéraire a eu sur l'écriture et le mode de réminiscence de l'auteur.

Le chapitre suivant évoque sa circoncision, mais c'est de Caravage et de Shakespeare qu'il va parler et des forces qu'il a trouvées dans l'éducation scolaire. Il n'efface pas pour autant la mémoire de ses parents et de ses ancêtres, mais elle a été transfigurée dans sa tête d'adolescent désormais lettré. « *Premier de la classe, chouchou, fayot, j'ai trouvé en l'école un asile, dans les livres ma terre promise. Pédé, tantouze, tapette, je ne frôle aucun autre corps que le mien, que j'exècre, j'ai cédé aux prédateurs, je saurai dire non désormais. Je suis un arabe, sale, mais propre sur lui, qui ignore presque tout de la Numidie, de l'Algérie de ses ancêtre, de l'Islam, à part les cinq piliers des cours frelatés de collège, sauf les humiliations dont ma mère a triomphé, les stigmates des tortures que mon père a subies, les cicatrices qui scarifient son dos. Voilà qui j'étais au sortir de l'enfance.* »

Il faudrait citer de nombreux autres passages qui sont des reproductions saisissantes des dialogues avec sa mère, ou des joutes verbales avec des camarades-ennemis, ou de simples monologues de l'auteur qui tente de comprendre le travail de la mémoire en lui. « *Je voudrais parfois oublier, mais ma mémoire est nécrophage. Elle profane les tombes et ronge la charogne jusqu'à l'os. Je trouve d'autres os à ronger dans l'ossuaire de mes fantasmes. Et rival des mercenaires au banquet de Salammbô, je m'empiffre du désordre.* » On ne saurait être plus lucide.

« *J'aurais tout donné, enfant, pour qu'on m'emmenât au musée.* » C'est à Londres que grâce à sa bourse, qui le délivre de conditions quotidiennes hostiles à la culture et lui offre un nouvel horizon, il découvre la peinture. Caravage, on l'a dit, mais aussi Holbein. J'ai écrit le nom de Violette Leduc. J'aurais pu aussi écrire celui d'Albertine Sarrazin. Et celui de Jack London, celui de Walt Whitman. Les nombreuses scènes familiales où il fait parler ses parents avec l'accent arabe (un peu comme l'a fait Guyotat, mais sans la prétention d'inventer une langue) ne doivent pas tromper sur la nature de ce livre extraordinairement original. Il ne s'agit pas de simples souvenirs d'un enfant d'immigrés que la culture sauve d'un destin qui aurait pu être celui d'un prostitué ou d'un délinquant. Il a côtoyé la tragédie à travers le malheur d'une de ses sœurs qu'en quelques lignes il résume de façon glaçante. Quelque chose se passe dans ce livre : quelque chose de magique, parce que tenant moins de l'expérience familiale et sociale que d'une expérience strictement littéraire. Tout relève du ton, du style, des mots, d'un éveil par la force de l'écriture.

René de Ceccatty

# Histoire d'un tabou familial

**Mon vrai nom est Elisabeth,**

d'Adèle Yon. Éditions du Sous-Sol.

392 pages, 22 euros.

**A**u début de son récit, Adèle Yon, autrice et narratrice de *Mon nom est Elisabeth*, raconte comment, alors qu'elle se roule un pétard, benoîtement, comme le font des millions de jeunes avides de découvertes, une cousine éloignée s'inquiète exagérément pour sa santé mentale. Ça lui met la puce à l'oreille. Devenue chercheuse et enseignante en étude cinématographique (elle est aussi cuisinière), elle réalise qu'elle craint, elle aussi, de devenir « folle », comme la plupart des femmes de sa famille. Peu à peu, elle découvre que cela vient de son arrière-grand-mère, Elisabeth, dite « Betsy », diagnostiquée schizophrène dans les années 1950. Un « non-sujet » lui affirme sa mère, quand elle l'interroge. Il n'en fallait pas plus pour lui donner l'envie vitale de briser le silence. Donc d'enquêter et d'écrire ce livre.

Betsy étant morte avant sa naissance, elle ne dispose, au début, que de non-dits murmurés dont les récits fluctuent. Sa grand-mère était une « vieille dame » (comme si elle n'avait jamais été jeune) « coquette », qui aimait nager, bonnet de bain sur la tête, en sautant comme une « grenouille », dans la piscine de la propriété de vacances. Pas de quoi casser trois pattes à un canard... même boiteux. Là où ça se complique, c'est quand elle apprend qu'elle avait une « cavité » de chaque côté du front, et qu'elle accusait son petit-fils de la regarder nue à travers les murs. Puis elle découvre une maison qui a pris feu. Des grossesses non désirées. C'est à peu près tout. Nous sommes dans un

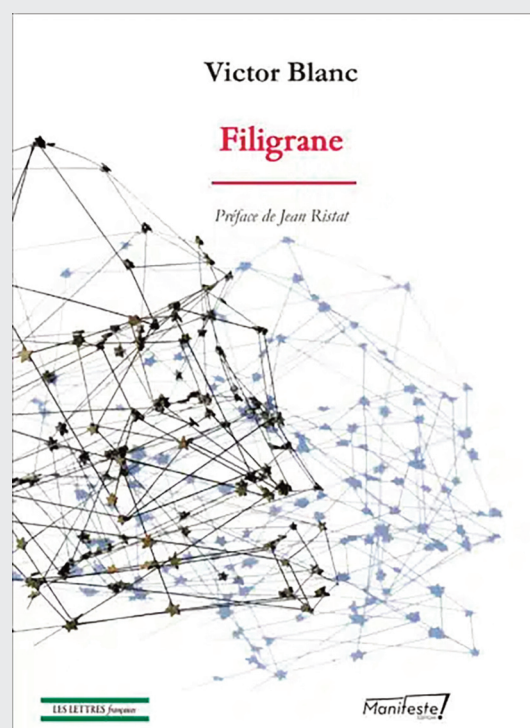
milieu bourgeois, empesé de convenances, renfermé dans son lot de secrets. On n'évoque pas ces choses-là. Les enfants d'Élisabeth ne parlent jamais de leur mère entre eux, et ils n'en parlent pas à leurs enfants qui, eux-mêmes, n'en parlent pas à leurs petits-enfants.

Comme Voldemort, dans la saga Harry Potter, le nom qu'on ne prononçait pas, le fameux « non-sujet », ne pouvait que resurgir, accoucher un jour, d'une manière ou d'une autre. Plutôt qu'au forceps, Adèle a choisi la péridurale. Elle y est allé lentement mais sûrement, à défaut de le faire en douceur. Sans tomber dans l'analyse lacanienne, Adèle Yon, réalise à son corps (et cœur) défendant que si son ancêtre a été lobotomisée, c'est justement parce qu'elle était un sacré sujet. Un femme extravertie, qui aurait fini sur un bûcher au Moyen-Âge, et son prénom éteint à jamais. Au contraire, avec ce premier livre, écrit à la manière d'un reportage littéraire (spécialité des éditions du Sous-Sol), essentiellement fondé sur des échanges épistoliers, et de rares photos, retrouvées dans un grenier, l'enquêtrice redonne vie à cette femme éprise de liberté, tout en se livrant, et en se délivrant elle-même d'un poids, grâce à un livre.

De ces archives, par le biais d'entretiens, elle renoue avec une actualité on ne peut plus pesante. Il ne s'agit pas seulement du poids de l'hérédité, mais des violences qui continuent d'être faites aux femmes. Et plus précisément de la « psychiatrie » balbutiante du XX<sup>e</sup> siècle, qui s'apparentait à de la torture physique et mentale. Si l'on croit à l'âme, celle de Betsy doit être enfin libérée. Quant à celle d'Adèle Yon, c'est fait depuis un moment. En grande partie grâce au sacrifice de Betsy. ■

Guillaume Chérel

## Retrouvez la collection *Les Lettres françaises* aux éditions *Manifeste* !



**Serge Fauchereau,**

*De la main gauche*, accompagné d'œuvres d'Hervé Télémaque et de José Abad.

**Julien Blaine, Proz' & Po'm.**

**Jean Ristat,**

*Aragon l'homme au gant suivi d'Impair et passe,*

*entretiens avec Olivier Barbarant.*

**Lord Byron, Le Pèlerinage de Childe Harold,** traduction de Jean Pavans, présentation de Franck Delorieux.

**Victor Blanc,**

*Filigrane* préface de Jean Ristat.

À PARAÎTRE :

**Mao, Poésies complètes.**

Traduction de **Jean Ristat.**

*Dix ans de critique théâtrale* par **Jean-Pierre Han**

*Entretien sur le phénix* de **Shana Quirot**